

seconde en seconde la tête de l'animal était-elle visible. Sacrifier Diaz était un meurtre inutile, car don Estévan échappait encore ; un instant de plus et les fugitifs étaient hors de portée ; mais le Canadien était de cette race de tireurs qui logent une balle dans l'œil d'une loutre ou d'un castor pour ménager sa fourrure, et c'était la tête du cheval qu'il fallait atteindre.

Un instant seulement, un instant fugitif comme l'éclair, la tête du noble coursier obéit à l'impulsion du mors, dévia légèrement de côté et se montra tout entière ; cet instant suffit au Canadien. Une explosion soudaine se fit entendre, une balle siffla dans l'air, et les deux cavaliers roulèrent par-dessus leur cheval, qui s'abattit frappé à mort.

Froissés, meurtris de la violence de leur chute, don Antonio de Mediana et Pedro Diaz se relevaient à peine, que le poignard aux dents, la carabine à la main, Fabian et l'Espagnol accouraient sur eux ; bien loin derrière ses deux amis, Bois-Rosé arrivait de ses gigantesques enjambées tout en rechargeant son rifle.

Fuis, quand il eut fini, il s'arrêta, immobile comme une statue.

Toujours dévoué jusqu'au dernier moment, Pedro Diaz s'élança vers le fusil échappé à la main de don Estévan et le lui rendit.

— Défendons-nous jusqu'à la mort ! s'écria-t-il en tirant de la jarretière de ses guêtres de cheval, un long couteau tranchant.

Le seigneur espagnol, se raffermissant sur ses jambes, ajustait son fusil, indécis un instant sur qui de Fabian ou de Pepe il devait tirer son premier coup ; mais le Canadien veillait de loin. Don Estévan n'avait pas encore mis en joue Fabian, qu'il avait marqué pour sa victime, qu'une balle lancée par le rifle de Bois-Rosé vint frapper entre ses mains l'arme dont il allait faire usage. Le plomb brisa le fusil à l'endroit où le canon se joint au bois.

L'escopette échappa aux mains de don Estévan, qui lui-même perdit l'équilibre et tomba sur le sable.

— Enfin, après quinze ans ! s'écria Pepe en se précipitant sur don Antonio et en appuyant son genou sur sa poitrine.

L'Espagnol voulut en vain résister. Son bras, engourdi par la violence du coup qui lui avait arraché son arme, refusait tout service. En un clin d'œil, Pepe avait dénoué la ceinture de laine qui faisait plusieurs fois le tour de son corps, et il en étreignit fortement les membres de son ennemi.

Diaz ne pouvait lui porter secours. Il avait à se défendre contre Fabian.

Fabian connaissait à peine Pedro Diaz. Il ne l'avait vu que quelques heures à l'hacienda del Venado ; mais la générosité de sa conduite avait éveillé dans le cœur du jeune homme une chaleureuse sympathie, et il voulait épargner sa vie.

— Rendez-vous, Diaz, s'écria-t-il en esquivant un coup de poignard que lui portait l'aventurier, résolu à mourir et à ne pas se rendre.

Pendant le peu d'instant que mit le chasseur espagnol à garrotter don Antonio, ce fut entre Fabian et Diaz une lutte égale d'adresse et d'agilité.

Trop loyal pour faire usage de son arme à feu contre un ennemi qui n'avait pour toute défense qu'un poignard. Fabian essayait de désarmer seulement son adversaire ; et Diaz, aveuglé par le désir de vengeance, ne voyait pas les efforts généreux du jeune comte de Mediana.

Celui-ci, tenant son fusil par le canon, et se servant de la crosse comme d'une massue, tâchait de frapper le bras qui tenait le poignard dont les évolutions rapides le menaçaient à chaque instant ; mais il avait affaire à un antagoniste non moins lesté et non moins vigoureux que lui. Bondissant de droite et de gauche, Diaz évitait les coups de Fabian, et, au moment où le jeune homme croyait paralyser le bras du Mexicain, son arme frappait le vide, et le couteau brillait de nouveau, menaçant son corps et près de le percer.

Bois-Rosé, sans recharger sa carabine, accourait mettre fin à la lutte où la générosité de Fabian, allait lui donner le dessous, et Pepe, de son côté, après avoir réduit don Antonio à l'impuissance de porter secours à Diaz, s'élançait vers les deux combattants.

Menacé par trois hommes près d'unir leurs efforts contre lui, le Mexicain ne voulut pas mourir sans vengeance. Il ramena vivement le bras en arrière et lança comme un trait sur Fabian le couteau tranchant dont il était armé. Mais Fabian n'avait pas perdu de vue les mouvements de son adversaire, et, au moment où le poignard s'échappait en sifflant de la main de Diaz, la carabine du jeune homme, dirigée avec force contre la poitrine du Mexicain, rencontra l'arme meurtrière.

Le poignard, détourné de son but, s'enfonça dans le sable, tandis que, semblable à une masse d'armes, la crosse du fusil frappait Diaz en plein corps.

— Demonio ! s'écria Pepe en le saisissant vigoureusement à bras-le-corps, faut-il donc vous tuer pour vous faire rendre ? Vous n'êtes pas blessé, don Fabian, grâce à Dieu ! sans cela !... Voyons, que ferons-nous de vous, l'ami ?

— Ce que vous ferez au noble cavalier que voici, répondit le Mexicain haletant et montrant de l'œil don Estévan étendu sur le sable et frémissant de rage dans ses liens.

— Ne demandez pas à partager son sort, répliqua Pepe d'un air sombre, les jours de cet homme sont comptés.

— Quel qu'il soit, je veux le partager, reprit Diaz en essayant vainement de lutter contre la force supérieure du chasseur espagnol ; je n'accepte de vous ni quartier ni merci.

— Ne jouez pas avec notre colère, s'écria Pepe, dont les passions violentes étaient allumées ; j'ai peu l'habitude d'offrir deux fois quartier à mes ennemis.

— J'esais le moyen de lui faire accepter merci, dit Fabian, qui ramassa le couteau de Diaz. Lâchez-